

Le Monde est une étude

Qu'en est-il du Réel lorsqu'il advient et s'imprime sur la plaque sensible d'un appareil photographique non comme un instant décisif mais comme le saisissement du Temps en personne dans sa lenteur et ses métamorphoses ?

Est-ce la popularité de la photographie qui a imposé comme première la vérité du voyage, la capture de l'inattendu ? On oublie (le flot des images d'actualité - quoiqu'on sache de leur séduction et de leur déferlement - ne favorise pas l'éveil incessant de notre regard) que l'image photographique liée au voyage peut se situer, s'élaborer, se penser *en dehors* du momentané, sans vouloir figer pour autant le paysage ou le récit d'autrui dans un cadre déterminé.

Vincent Bengold agit entre ces deux gestes photographiques essentiels. Il s'applique à réinventer la photographie comme un lieu privilégié de perceptions, un art de correspondances qui suivrait les mouvances du voyage sans s'installer dans le soudain ou l'anecdotique. Un art de méditation dont le geste comprendrait avant l'image réalisée le recueillement physique propre à toute prise de vue en 6x6.

Une respiration est à l'œuvre dans ces images. Un désir d'élévation où l'appréhension du sujet suppose un silence qui est la redécouverte de notre perception de l'espace et du temps.

Dans ce travail, cette étude, la matière impose ses abîmes, qu'elles soient surface, contraste ou perspective. Elle rappelle que la photographie - écriture née de la rencontre de l'ombre et de la lumière - est aussi un accouplement où le désir témoigne de ses possessions par le dévoilement de telle architecture, la pénétration de telle profondeur d'espace ou l'ondulation d'une lumière qui, d'obstacle en griffure, joue de ses caresses sur la peau même du monde.

Bâtiment s'élevant hors de l'ombre portée d'un autre, couloirs ou escaliers déployé en œil, séparation ou spirale vers l'infini, la photographie de Vincent Bengold croise dans ses méditations l'écriture qui appelle chez nous le langage - stèles ou enseignes - pour atteindre le partage d'une mémoire commune qui change ici la lettre en hiéroglyphe et le corps en signe.

L'écriture humaine redevient par ce regard en biais, effleurant toute lecture comme le soleil à son coucher, une *abstraction*. Sa nature indicible suggère une bonté des formes et des nuances dont nous nous excluons par notre désir de soudaineté et d'étonnement *à tout prix*.

Cette photographie nous rappelle que le monde est une étude. La mener - la vivre - nous plonge dans une obscurité qui met un terme à notre prétention, jamais à notre curiosité. Cette étude est sans fin : à toute heure elle modifie le jeu de ses interprétations - qu'il s'agisse d'une ombre dans l'expansion de ses courbes, glissant sur un portrait, balafant une nappe ou un miroir. Elle confie que chaque seconde détient sa réalité, que nous nous déplaçons d'absence en absence, d'émotion en incertitude.

Que ces images viennent partiellement de l'Italie du Nord nous indiquent peut-être un goût du secret que la mélancolie propre à ce territoire ne peut qu'intensifier. Elles s'immiscent en nous comme ces palais jamais parcourus, ni même habités, que nous détenons et que nous ne visiterons jamais tant ils ont à voir avec nos rêves. Elles dessinent un temps qui est celui de l'enfance où nous sommes assis devant la contemplation d'un monde qui ne bouge que très lentement.

Ouvertes aux vagabondages de la lumière, les photographies de Vincent Bengold dessinent dans leur totalité le labyrinthe que nous peuplons de nos espoirs et nos craintes, où nous ne croisons aucun Minotaure sinon cette mort qui met un terme, peut-être momentanément, à notre errance.

Il y a un *après* à toute finitude : le ciel grand ouvert de ces prises de vue, de ces visions, ne le murmure-t-il pas à l'envers de toute écriture ? Ne suggère-t-il pas que ces instants ont rassemblé leur force pour déployer notre perception au-delà d'elle-même ?

Par le format carré de ces images, nos regards se libèrent de leurs limites, retrouvent ces paradis d'enfance que l'ironie du monde ne peut plus atteindre, pénètrent un espace où le déséquilibre devient une forme d'appréhension fertile de la réalité.

Alors qu'écrire implique de suite l'existence du langage, on désigne la photographie comme une écriture qui s'établit dans le monde lumineux des formes. Le monde lui-même ne se *décline* t-il pas comme une écriture secrète ? L'image photographique démontre à sa manière - à sa lumière - que le monde n'est que langage. Nos corps, nos demeures, nos voyages ne sont qu'une écriture en cours déchiffrée par l'acte photographique.

La courbe d'une chaîne en fer forgée, la main d'une Vierge émergeant de l'invisible, une procession de visages, un morceau de lumière comme un reste de repas sur une nappe : n'est-ce pas l'écriture d'une vie qui s'établit là, qui se raconte, entre mouvements et admiration, regards et faim ? Rien n'est écrit d'avance que nous ne lisions ensuite, ne comprenant enfin que ce monde ne se prononce qu'en poèmes et se méfie de tout sens venu trop tôt pour son dévoilement.

En frôlant ce langage, les images de Vincent Bengold nous font partager cette épiphanie du réel dans lesquels nous établissons notre mémoire comme on bâtit une demeure à l'abri du vent et de l'oubli.

Une demeure fragile, qui espère accueillir de nous - avec patience, humilité, et surtout une justesse érigée en vertu - cette humanité que le monde en ses fragments reflète, dans l'attente d'un déchiffrement qui ne raconte que notre propre histoire.

Marc Blanchet

Marc Blanchet vit à Bordeaux. Écrivain, photographe et critique, il a publié en 2005 deux essais (*Les Amis secrets*, Corti; *Jean-Gilles Badaire, dans cette rigueur en désordre*, Le Temps qu'il fait), des récits (*Trophées*, éditions Farrago) et en 2006 un livre de poèmes : *Les naissances* (Le Bois d'Orion).